



HAL
open science

Pourquoi pleurent les roses? (Notes sur le Peyotl et la société wirarika)

Michel Boccara

► **To cite this version:**

Michel Boccara. Pourquoi pleurent les roses? (Notes sur le Peyotl et la société wirarika). L'inconscient toxique, 2001. hal-01997330

HAL Id: hal-01997330

<https://hal.science/hal-01997330>

Submitted on 3 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pourquoi pleurent les roses? (Notes sur le Peyotl et la société wirarika)

Michel Boccara

*Virikota Virikota
Qui sait pourquoi
pleurent les roses?
Qui pourrait le dire?
Qui pourrait le prédire?
Virikota Virikota
Qui sait pourquoi
les roses pleurent?*

Première partie : le pays des rois mages

Nous arrivons à travers les montagnes de Coamiata, village natal de Vicente, à environ une heure de marche de San Andres dont le nom complet est d'ailleurs San Andres Coamiata.

Vicente me montre les *peyoteros*, les pèlerins du peyotl, ils sont là, entre les arbres et ils attendent (**depuis six jours me dira-t-on ensuite, ils ont entre temps envoyé des émissaires pour révéler ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont appris**). Nous allons attendre avec eux mais dans un autre endroit: à l'intérieur de la "maison" de la soeur de Vicente - on dit le rancho en espagnol et en wirarika *kiepa "donde hay pocas casas"* d'après Vicente.

Sa soeur est là et je vois les premiers signes, les premières empreintes, les premiers dessins du voyage: les petites roses jaunes, les peyotl - hikuri - représentées sur les joues de ceux qui vont recevoir la bonne nouvelle et de ceux qui vont l'apporter.

"J'aurais pu me peindre en jaune si j'avais été là" me dit Vicente.

Bientôt les cornes vont sonner et alors les *peyoteros* sortiront et ils seront là.

Descendus des montagnes avec leurs musique de bohémiens, je les verrai arriver tels les hommes aigles de mes rêves. Clowns et sorciers, gypsies, bohémiens, voyageurs qui reviennent de l'origine du temps et ont avec eux les signes, les marchandises qu'ils ont rapporté de ce merveilleux voyage. Au centre le *mara'akame* avec des plumes qui lui font un visage semblable à celui que me confectionna Flo il y a une dizaine d'années lors que de l'autre côté de l'océan, nous jouions la très véridique histoire du way kot, sorcier maya. L'homme aigle d'aujourd'hui porte à la main un gros magnétophone et se met à chanter un très vieux chant indien: c'est Chilam Balam qui en costume trois pièces, en *flus*, se promène dans la forêt des étoiles, les étoiles que suivent les rois mages partis à la rencontre de leur origine: un bébé à l'aube des peuples.

Pour Vicente aussi c'est un moment essentiel - il nous dira le soir qu'il n'avait pas pris de peyotl depuis deux ans .

Le paysage se met en place et rien ne manque:

les bohémiens revenus de leur incroyable voyage

les hommes-aigles trempant leur couteau de plume - murieli - c'est le nom que me donnera Vicente - dans le sang du boeuf qui respire encore et avec ce sang tracent

l'écriture obscure.

Ce styilet que l'on plante dans son chapeau est composé - je l'ai vu fabriquer en attendant les *peyoteros* - d'une baguette de bois taillé que l'on enroule de fil de tapisserie et sur lequel on peut tisser son nom (**sur celui que j'ai vu il y avait écrit "Juan, mara'akame, Jean chamane**) ou des motifs géométriques (**on peut les acheter cinq pesos**) et auquel on attache ensuite deux paires de plumes (**Vicente me demandera de lui envoyer deux paires de plumes du Yucatán "ça ne pèse pas lourd dans une enveloppe " pour en fabriquer un**) et puis une petite touffe de plumes au sommet. Avec ce styilet on écrit aussi les chants des petites roses, les chants de l'ancêtre peyotl, de celui que nous mangeons ensemble, qui nous permet de communier dans un spectacle profondément réel, un spectacle sans spectateurs ou plutôt dont les spectateurs sont les acteurs car nous regardons - en cela c'est un spectacle - et nous jouons à la fois. et chacun tour à tour se retire ou entre dans la danse.

Rituel dont la chorégraphie semble fixée depuis des millénaires (**mais je sais qu'elle est changeante, qu'elle ne donne que l'impression de l'immuabilité selon la philosophie wirarika**), comme arrêtée au milieu du fleuve du temps.

Cela me rappelle ce que me disait Esteban, mon ami mistèque, hier: les Wiraricas n'ont pas le sens de l'histoire, quand on leur montre les costumes de leurs ancêtres sur les photographies prises par Lumhotz, le célèbre ethnologue du début de ce siècle, ils disent "non, ce n'est pas nous, nos costumes sont différents et nous avons toujours porté les costumes que nous portons aujourd'hui".

Le temps s'est arrêté à Virikuta comme le christ s'est arrêté à Eboli.

Virikuta, lieu de l'origine, lieu dont le nom signifie "là où nos ancêtres ont été peints, ont été rendus visibles" car peindre, en wirarika, c'est rendre visible l'invisible. Et malheureux celui qui n'a jamais pu voir l'invisible car il ne connaît pas les couleurs de la vie.

Cette chorégraphie que je décris un peu en détail même s'il me manque certains détails mais l'essentiel est là, dans ce récit de rêve, plus réel que la mémoire où pour moi vient se graver la scène qu'Artaud a vu lorsqu'il a détaché ses yeux du tableau de Jérôme Bosh. Jérôme Bosh, le peintre le plus wirarika des peintres occidentaux -

Ils jouaient une musique magnifique, douce à faire pleurer accompagnant les bohémiens aux habits couleurs du temps (**Me reviennent ces vers d'Apollinaire: odeur du temps brun de bruyère et souviens toi que je t'attends**) et les femmes, leurs femmes, sortent alors du *calihuey*, la grande maison sacrée, et viennent à leur rencontre. Et ils s'embrassent tout doucement sur le front à plusieurs reprises, ils embrassent aussi les enfants et ils donnent aux femmes leurs signes, les marchandises de l'au-delà, les incroyables oripeaux qui jadis servaient aux dieux à se déguiser en hommes.

Et ces gestes très doux, cette tendresse extraordinaire, c'est vraiment la rencontre du premier matin avec la première nuit, la naissance du premier jour: il s'appelait le petit jour. Voilà pourquoi oui, c'est le pays des rois mages, de ceux qui venus d'orient, lieu de l'origine, reviennent vers l'occident pour saluer l'enfant nouveau, celui qui venu de nulle part va parcourir à nouveau - pour toujours et pour la première fois - le chemin de l'occident à l'orient. (**et c'est toujours comme cela que l'on voyage, à l'envers du soleil, de l'occident à l'orient, car si on voyageait comme le soleil, on serait devenu l'ancêtre lui-même**).

Et ils font le tour du *calihuey*, la grande maison sacrée, et ils reviennent et ils entrent dans le *calihuey* et le mara'akame vient s'asseoir sur son trône, lui, l'impeccable joueur de tennis de cette partie sacrée qui s'est joué entre Virikuta et Coamiata. (**J'ai raconté quelques heures plus tôt à Vicente qui portait des tennis l'origine de ce mot "tennis" surgi du malentendu des Anglais assistant aux rencontres de jeu de paume à la cour du roi de France/ Tenez, disaient les joueurs. Et les anglais "Ah,**

tennis, ce jeu s'appelle tennis". Malentendu qui ressemble étrangement aux histoires que l'on raconte sur les premiers espagnols essayant de comprendre le maya. Et j'ai ajouté en Français pour Fabienne - la petite étudiante qui m'accompagne - que je l'avais lu dans un des tomes du roman de Robert Merle "Fortune de France".)

Mais auparavant (très difficile dans ce récit à chaud de suivre une "chronologie" j'ai conscience de sauter des étapes, de revenir en arrière, mais le fil de ma description obéit à une autre chronologie, à une dramaturgie interne) on nous a donné de l'eau bénite ou plutôt je pensais que c'était de l'eau bénite jusqu'à ce que j'en passe sur mes lèvres et que je découvre qu'il s'agissait de tequila bien qu'autrefois (il ya probablement dix à quinze ans) on devait utiliser le *tuchi*, l'alcool d'agave dont la distillation est ancestrale. Mais c'est tout de même une eau sainte, un vin divin. Voici donc la place du *tuchi*, compagnon du peyotl, il est ce feu qui nous purge et nous réveille, à boire en toute petite quantité. L'un de nous, après avoir bu une gorgée, vomit et je pense alors à l'histoire des Mayas qui parlaient des vertus purgatives du *balche*. Ces danses sans fin autour du feu que décrivait Landa ou les anonymes des Relaciones de Yucatán ne sont pas très éloignés de ce que nous vivons aujourd'hui, cette danse autour du feu, puis autour du taureau et ensuite dans un cercle plus grand autour du *calihuey* qui se prolongera jusqu'au matin mais que nous devons quitter, en y laissant cependant une partie de notre esprit, le mien du moins, une partie de nous est encore là-bas dans le *calihuey* et chante et danse et se repaît de cette musique si douce, les chants de Virikuta, les chants composés à Virikuta, appris de la bouche même, dans la bouche même du grand père peyotl.

La musique du temps nouveau qui revient chaque année après chaque voyage aux sources de nos vies (et en écrivant temps nouveau, je pense au beaujolais nouveau, autre rituel moins profond peut être mais encore très vivant dans ce Paris et cette France que j'ai quittée il y a deux semaines et qui est déjà si loin) (et en tapant ces lignes, trois mois plus tard sur mon ordinateur, je bois une petite gorgée de beaujolais à la santé du roi Virikuta).

C'est le moment où chacun fonde son cœur dans le cœur collectif, où *Neyeri* "mon cœur" devient *Tayeri* "notre cœur".

Car c'est aussi Carnaval, le temps des mots à l'envers, le temps des calembours et des blagues, des mots que l'on lance et que l'on rattrape, comme ces chants d'adolescents ou le leader lance une onomatopée "E, lachaoué!" reprise en cœur par tout le monde ou encore les chants de marin dit à hisser.

Je suis au rythme de ce temps, de cet espace temps que l'on peut appeler rituel mais qui est plutôt un retour de voyage: des gens qui s'aiment, se retrouvent après une longue séparation et parlent du pays.

Parfois assis près de la porte, je tourne alors les yeux vers l'enclos qui fait office d'arène. De jeunes garçons jouent les vaqueros et lassent le "taureau" (en réalité un jeune veau d'un an) et l'attachent au poteau sacré dans un rituel qui rappelle celui de la corrida yucatèque (qui était aussi le rituel espagnol du 16ème siècle).

Puis après l'avoir lassé, et après que les *peyoteros* aient défilé devant lui (au début de ce texte j'ai décrit sa mort comme une mort annoncée, car dans la dramaturgie gravée dans ma mémoire, la fête commençait par cette mort, mais le temps de l'écriture a repris ses droits et j'ai déroulé à l'envers l'écheveau du temps). - j'ai cru à ce moment qu'on allait le tuer là, mais non, vous le savez déjà, ce sera beaucoup plus tard, je ne verrais pas le moment de la mort mais l'image très précise du couteau plongé dans l'aorte. (Vicente m'interrompt à l'instant - l'instant de la première écriture de ce texte alors que je suis revenu dans la maison et qu'il est environ trois heures du matin - pour me dire qu'il ne peut pas dormir à cause du peyotl et je lui parle de

mes impressions sur le retour de ce voyage et j'y ajoute un petit commentaire sur les photos que nous n'avons pas prises. C'est moi, et j'en suis fier qui l'ai dissuadé de prendre des photos (lui wirarika et moi français) il avait décidé d'en prendre et j'avais même chargé son appareil mais là-bas, sous l'effet du peyotl, il a soudain senti cela inutile et c'est très bien ainsi)

Les photos sont des souvenirs mais elles sont inutiles lorsqu'on se retrouve et que l'on échange les douces paroles des retrouvailles. Plus tard, beaucoup plus tard, viendra le temps des photos, lorsque voir l'invisible avec les couleurs des ancêtres ne suffira plus .

**Odeur du temps, brun de bruyère
Nous ne nous verrons plus sur terre
Et souviens toi que je t'attend**

nous sommes, c'est vrai, aller voir sous la terre dans un lieu qui se tisse entre ciel et terre, le lieu de l'énigme et de la rencontre, là d'où nous venons et là où nous allons.

Lorsqu'ensuite j'ai retrouvé le petit veau, il était déjà en train d'être découpé en quartiers.

J'étais intégré dans le monde des *peyoteros*, nous étions debout entre le fauteuil du *mara'akame* et l'autel au fond du *calihuey*, là où immobiles sont assis les ancêtres personnifiés par les pèlerins et qui reçoivent le salut des voyageurs, et je m'étais mis à discuter avec un vieux pèlerin qui me demandait très simplement, très gentiment d'où j'étais, d'où je venais et lorsque je lui dit que j'étais français, il me demanda si je connaissais un certain Dyonisos qui venait de temps en temps et qui était allé plusieurs fois avec eux à Virikuta. Et puis il m'a demandé une cigarette.

La cigarette, me dira Eusebio, le mara'akame, nous allons en avoir besoin toute la nuit. La cigarette est un moyen de rester éveillé, une aide pour rester présent toute la nuit. Je le voit aussi comme une substance qui vient relayer le peyotl. peut être un ancêtre a-t-il été enseigné par le tabac? (Macuchi le tabac du chamane).

L'alcool joue aussi ce rôle: permettre de rester éveillé. Avec Eusebio sur le chemin du retour, le lendemain, nous en boirons de petites gorgées à chaque arrêt (cela fait deux nuits que je n'ai pas dormi, me dira-t-il).

donc je distribue mes cigarettes une à une et on me demande la dernière et je dis, volubile, tranquille "tu as de la chance c'est la dernière". Je suis alors vanné par un chanteur qui me dit à peu près ceci: "Oui, mais tu vas te débrouiller pour en trouver d'autres, tu ne vas pas rester planté là collé à la terre ". Je me lève alors en frappant les pieds pour montrer que ceux-ci ne sont pas collés et en sortant je vois le taureau en train d'être dépecé. Et pendant que je regarde un môme va me chercher un paquet de clopes que je paye mille pesos (un nouveau peso) et par chance j'avais exactement la monnaie. Et lorsque je reviens je me retrouve à côté du *mara'akame* qui me demande une cigarette et qui me fait cette réflexion sur le tabac que j'ai mentionné précédemment. Puis arrivent les cuisses du boeuf. Un jeune monte les attacher à un chevron du *calihuey* avec une corde et j'aide à suspendre une à une les quatre cuisses et je vis là un moment très simple et très naturel pendant la dizaine de minutes où nous installons ces quartiers de boeuf en les attachant soigneusement aux chevrons du *calihuey*. **Lundi 13 mars 1994**

Le temps des miracles continue: je suis au centre du maelström c'est-à-dire de cette

encyclopédie du savoir relatif et absolu de la culture huichole que je voulais écrire sans rien savoir et que j'écris en savant tout, en vrai gai-savoirien.

Avec Esteban, j'ai développé une vision de la culture wirarika comme celle de **deux mondes séparés**. Le monde de la fête, du mythe, du mystère et celui de la vie quotidienne.

La conception wirarika, c'est que le monde réel est celui du mythe et qu'il est représenté dans les fêtes.

Les fêtes sont un spectacle de ce qui a été vécu à *Virikuta* mais un spectacle qui est à lui-même sa propre vérité: il nous enseigne que la vie est spectacle, apparence c'est-à-dire qu'il n'y a rien de réel hormis cette croyance que nous avons en l'apparence toujours changeante des choses. Et la fête wirarika c'est le spectacle toujours transformé de cette apparence éternelle.

Voilà le sens de ce vrai carnaval qu'est le spectacle, la fête huichole, et que le peyotl nous fait vivre avec une intensité absolue. Tout est relatif, le spectacle est l'essence des choses mais nous ne pouvons nous empêcher de croire en ce spectacle.

Ainsi s'explique, dit Esteban, les fêtes de *Hikuri* où les peyoteros vont de village en village, de *calihuey* en *calihuey* (Les quatre *rancherías*: Las guayabas, Las pitayas, Coamiata, San José et enfin San Andrés, le centre cérémoniel de la région) Ils racontent à tout le monde qu'ils ont eut à *Virikuta* la révélation de l'essence du monde et que le monde est comme cela et qu'il n'est pas du tout ce que l'on a l'habitude de voir. Que les charrues sont des bateaux, les têtes des bougies, la lumière une chaussette que l'on gonfle... Et ils montrent des feuilles de papier où sont reproduits des signes et des lettres - les lettres peuvent se reconnaître mais le texte n'est pas lisible, c'est une véritable écriture à l'envers comme les paroles sont des paroles à l'envers -. Et ils insistent, ils insistent auprès des autorités du village pour les convaincre que le monde n'est pas ce qu'ils croient mais qu'il est comme cela.

Et Esteban au début se sentait plutôt à l'extérieur mais il a fini par se joindre aux autres en répétant avec les autres que le monde était comme cela et en répétant en wirarika les mots sans trop comprendre ce qui était dit.

(je peux identifier cela aux paroles que j'ai entendues hier et que je répétais avec les participants au rituel)

et à la fin l'autorité comprend et signe le papier et tout le monde dans l'euphorie s'embrasse et se congratule. Oui! Le monde est enfin reconnu comme il a toujours été et comme nous ne savons plus le voir.

Ces fêtes sont un grand carnaval qui pour Esteban n'a pas d'équivalent et il donne le sens profond de la vie et , à cet instant précis, cette loi carnavalesque devient **la loi** du monde quotidien, du deuxième monde.

De ce monde où nous nous battons avec toute notre énergie pour des choses absurdes, où l'apposition d'une signature en bas d'un papier est le but suprême de toute transaction (ainsi me signa un papier le secrétaire du village contre la somme de 50 pesos qu'il allait investir en bières).

Je lui parle de ma vision de la tendresse du baiser des pèlerins et Esteban m'en donne le sens: il s'agit de cacher une petite racine sur le dessus de la tête, le *kupuri*, le point d'où peut sortir "l'âme", et le refermer ainsi pour à la fois chasser les mauvais vents et y introduire les bons esprits.

Et c'est aussi le sens profond du baiser, me dit Esteban, à la fois l'aspiration du mauvais vent et l'expiration du bon pour le clôturer, un baiser originel que j'ai interprété de manière symbolique et dont Esteban me sonne le sens analytique.

Dans le même ordre d'idée, ma vision d'Eusebio Lopez Carrillo, chez qui je vais aller demain, comme un *way kot*, un aigle marchand se confirme lorsqu'il me dit qu'il possède une boutique et en nous expliquant sa "stratégie" : s'il nous invite c'est parce

qu'il veut avoir beaucoup d'amis pour étendre ses possibilités de contact et ses débouchés pour son artisanat.

L'artisanat comme commerce d'art, comme véritable "waikotisme" est une des clefs de l'évolution actuelle d'une certaine pensée wirarika, du moins telle qu'on la saisit dans cette communauté de San Andres... Santa Catalina que je n'ai pas visitée, est, m'a-t-on dit, beaucoup moins touchée par l'artisanat et le commerce.

L'utilisation du magnétophone où il enregistre ses chants (ceux dictés à Virikuta par le peyotl, les chants de mariachi où il s'accompagne à l'accordéon, les chants de nuits de veille rituelle) est révélateur d'une transformation dans le rapport aux nouveaux moyens de production. Déjà sensible dans le carnaval, cette utilisation se fait sentir dans la vie quotidienne comme un essai de faire communiquer les deux mondes.

De même l'utilisation du livre: Eusebio mentionne "ses" livres où il raconte ses expériences: El venado azul, réalisé par un journaliste qui l'avait accompagné à Virikuta, et Ofrenda huichol, magnifique livre de photographies avec en première partie deux textes de Eusebio, un texte racontant son initiation à Wirikuta (*Iniciacion del Marakame cantador*) et un récit du déluge (*El diluvio*).

Avec Esteban et Adriana, sa femme institutrice au village, nous abordons l'autre face de la culture wirarika: la malnutrition, l'apparent désintérêt vis à vis des enfants et la mortalité qui en résulte... Et nous réfléchissons sur le sens profond de cet apparent désintérêt: par exemple le drame intérieur des femmes avec l'histoire de cette femme dont les larmes coulaient sur le visage impassible alors qu'elle tenait dans ses bras un enfant dont le visage tuméfié avait été frappé par le sabot d'une mule.

Eusebio, me dit Esteban, a, à San Andres, une assez mauvaise réputation: les gens le craignent et disent que c'est un sorcier. L'an dernier il a été condamné pour ivresse car il avait frappé plusieurs personnes. L'image du chamane maître de lui et souverain se fissure et se double de celle du chamane qui ne peut contrôler ses excès et, qui tel Ramon - un des modèles du don Juan de Castaneda -, mourra un jour dans une rixe, pour une histoire de femme.

Conflits qu'Eusebio lui-même m'a évoqué lorsqu'il me disait que la plupart des gens sont des salauds (*son cabrones*) alors qu'il m'entraînait hors du *calihuey* pour me vendre quelques colliers de verroterie.

Mais, personnage complexe, il me donne au moment de partir un morceau de viande alors qu'il avait refusé de m'en vendre deux heures plus tôt dans le *calihuey*. Il me dit que cette viande, produit de sacrifice, ne peut pas se vendre, mais elle peut se donner.

Deuxième partie : Le peyotl et les wirarikas

Un grand nombre de travaux récents sur les Wirarikas ou Huicholes - comme on les désigne généralement dans la littérature - porte sur le peyotl ou tournent autour du peyotl. Le peyotl (*Lophophora Williamsii*) est un cactus contenant, entre autres composants, de la mescaline, substance hallucinogène très puissante, c'est d'ailleurs une des premières substances à avoir donné lieu à une étude monographique sur les substances hallucinogènes avec notamment l'ouvrage d'Alexandre Rouhier *La plante qui fait les yeux émerveillés: le peyotl*, publié en 1927, et les travaux classiques de W.H LaBarre sur le culte du peyotl, commencés dès les années trente et qui trouvent leur aboutissement dans son ouvrage classique *Peyotl cult* en 1938. Il ne faut donc pas s'étonner de cet engouement en ce qui concerne les Huicholes. C'est également à la recherche du Peyotl que part Artaud lors de son voyage chez les Tarahumaras.

Les Wirarikas, ou Huicholes, sont aujourd'hui quelques milliers à vivre dans les états mexicains de Nayarit et de Jalisco.

Si l'on étudie la bibliographie parue sur les Huicholes, on note un développement des études à partir de l'année 1965 mais ce n'est qu'à partir des années quatre vingt que celle-ci se diversifie.

Les travaux sur le peyotl sont généralement marqués par l'idéologie des sixties dont les ouvrages de Carlos Castaneda, que l'on peut qualifier, selon la belle expression d'Eric Michael, de paraethnologie, sont emblématiques. A côté de ces ouvrages populaires, des travaux plus scientifiques se multiplient notamment sur les relations entre prises d'hallucinogènes et chamanisme. Plusieurs de ces études sont rassemblés dès 1973 dans un ouvrage édité par M.J Hammer: *Hallucinogens and shamanism*.

On peut résumer la thèse principale ainsi: le peyotl est un excellent moyen d'acquérir des pouvoirs supra-normaux et permet en même temps d'éprouver des jouissances extrêmes. L'étude du couple américain Myerhoff et First, par ailleurs très riche en données, est caractéristique de cette idéalisation. Centrée essentiellement sur le peyotl, bien qu'elle aborde également d'autres aspects du travail du Mara'akame, le chamane wirarika, elle se règle sur le désir wirarika. L'interprétation qui nous est donnée renforce l'idée d'une sagesse huichole comparable à la sagesse antique et vers laquelle nous devons " remonter ". Une interprétation psychanalytique en termes jungiens est également proposée.

Le travail de terrain est essentiellement centré sur le pèlerinage du peyotl, c'est-à-dire le voyage à Virikuta, la terre des origines.

Mais le rapport quotidien au peyotl est très peu exposé. la société wirarika est d'ailleurs à peine effleurée puisque l'essentiel du travail porte sur un mara'akame.

C'est à partir des années quatre vingt que l'on va assister à une nouvelle approche de la société wirarika. Des chercheurs mexicains, en majorité locaux, (la plupart édités par l'Université de Guadalajara) vont essayer de comprendre plus globalement cette société et tenter d'appréhender le peyotl dans le double registre du cérémoniel et du quotidien. Le travail de Michel Palafox Vargas, au titre provocateur *Violencia, droga y sexo entre los Huicholes*, est sur ce point de vue exemplaire et montre les relations essentielles entre les trois sphères de la jouissance: la sexualité, le peyotl et la mort. Il y décrit une société qui, dans son retour mythique aux origines, pratique un inceste biologique (père-fille, frère-sœur semblent les plus fréquents, mais on trouve aussi des cas d'inceste mère-fils) qui peut être transformée, via des institutions matrimoniales appropriées, en une union entre des non consanguins.

Une lecture attentive de ce travail montre que le peyotl n'est pas la seule drogue utilisée. Les études précédentes avaient déjà mis en évidence l'existence de la dualité peyotl/datura mais Palafox montre que l'ivresse rituelle et non rituelle est également importante. Les Wirarikas fabriquent traditionnellement de la bière de maïs.

On voit donc que le schéma d'une société idéale se fissure pour laisser la place à la réalité d'une société très conflictuelle et clivée (à l'image de l'opposition datura/peyotl que les mythes explicitent) entre le désir de fusion et de remontée à l'indistinction originelle et la nécessité de rejeter cette fusion pour construire les rapports sociaux. La violence qui régit les relations sociale est une expression de ces contradictions. L'importance des relations sexuelles et " matrimoniales " - toutes les relations sexuelles ne donnent pas lieu à des unions légitimées par la société - avec de proches parents vient redoubler une relation fusionnelle aux ancêtres mythiques qui est la visée du peyotl.

La société métisse utilise cette violence pour renforcer les relations de pouvoir existantes et Palafox montre l'utilisation d'une certaine catégorie de chamanes comme

de véritables tueurs à gage, la mitraillette remplaçant progressivement le poison et les sorts dans les combats chamaniques. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Guadalajara, la capitale régionale, est le quartier mexicain le plus important de trafic de drogues et dispose de puissants appuis de la police mexicaine, et suivant certaines enquêtes, de la CIA.

Cette approche de la problématique wirarika nous permet de nous interroger sur la réalité du tableau idéal d'une société de sages: le paradis n'est, semble-t-il, que la projection du désir du chercheur occidental pris au piège du désir de fusion originel. Dans la société huichole, la consommation de psychotropes se trouve, comme dans nos sociétés, clivée entre le " paradis " et l' " enfer ", même si cet " enfer ", suivant la conception wirarika, est temporaire.

La quête d'une jouissance absolue se paye d'une souffrance considérable, y compris dans le rapport au peyotl.

Ce qui est recherché, ainsi qu'en témoignent les admirables chants du peyotl, c'est - du moins j'en fais l'hypothèse - le secret du féminin. Pourquoi ce secret doit-il nous échapper et pourquoi faut-il avoir l'illusion de le détenir lors de l'absorption de peyotl ou lors de la relation sexuelle avec son père, sa mère, sa sœur... ? Et les pèlerins de chanter: Virikuta, Virikuta, qui nous dira pourquoi pleurent les roses?

Je voudrai proposer l'hypothèse suivante: si le secret est le féminin, c'est parce que le féminin est une forme de vie qui, essentiellement, se dérobe à l'interprétation. Ainsi la réponse à l'interrogation fondamentale du Peyotl ne viendra jamais. personne ne nous dira pourquoi pleurent les roses et pourtant nous ne pourrions nous empêcher de poser sans cesse la question. Derrière le secret du féminin, se profile un autre secret, d'essence masculine celui-ci, et ce secret c'est Pourquoi?

Bibliographie

Artaud, le pays des rois-mages, Paris, Gallimard, Œuvres complètes, tome 9, 63-66

Benitez, Fernando, *Los indios de Mexico*, Mexico, Ini: Biblioteca era, serie mayor, vol. 2.

Blanco Labra, Victor, *El venado azul*, Mexico, éditorial Diana, Mexico, 1991.

Boccaro, Michel, Les livres du prophète jaguar, *Cuadernos del Centro de Estudios Mayas*, Universidad Nacional Autonoma de Mexico, Mexico, 1990, vol. XVIII, pp. 197-211.

Boccaro, Michel, Les Labyrinthes sonores, Encyclopédie de la mythologie maya yucatèque, Paris-Amiens, Ductus-URA 1478 (CNRS-Université de Picardie), 1997, 7 tomes + 3K7 vidéo:

Tome 6: Le Way kot dans le brasier de l'aigle: mythologie du sacrifice, du commerce et de la guerre.

Boccaro, Michel, Artototal, le poète tue ses doubles, ed. DUCTUS, Paris, 1995.

Fike, Jay C., *Carlos Castaneda, academic opportunism and the psychedelic sixties*, Victoria (Canada), Millenia Presse, 1993.

Furst Peter, Myerhoff, Barbara G, “ El mito como historia: el ciclo de l peyote y de la daturra entre los huicholes ”, en *El peyote y los huicholes*, Nahmad et el., Mexico, SEP(Sep-Setentas 29), 1972: 53-106.

Hallucinogens and shamanism, edited by M.J Hammer, New York, Oxford University Press, 1973.

Jauregui, Jesus , *Bibliografia del gran nayar: coras y huicholes*, Mexico, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos de la Embajada de Francoia en Mexico, 1992.

LaBarre, Weston H., *The peyotl cult* (1938), Hamden (Connecticut), Shoe String Press, 1959

Landa, Diego de, *Relación de las cosas de Yucatan* (1560), introd. por Angel M. Garibay K. (1959), decima ed., Mexico, Editorial Porrúa, 1973 (Biblioteca porrua, 13)

Landa, Diego de, *Relation des choses du Yucatan = Relación de las cosas de Yucatan*, éd. introd. et trad. française de Jean Genet, Paris, Jean Genet, 1928-29, 2 vol. Texte espagnol et trad. française en regard

Livre de Chilam Balam de Chumayel, trad. de l'espagnol et prés. par Benjamin Péret, Paris, : Denoël, 1955. Traduction française du texte espagnol traduit du maya par Antonio Mediz Bolio.

Le way kot

Chilam Balam (ref)

Relaciones de Yucatan

Palafox Vargas, Miguel, *Violencia, droga y sexo entre los Huicholes*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1985.

“ Pourquoi pleurent les roses? approche générale de la bibliographie sur les drogues et études de cas ”, dans *Malaise social et biens de salut chimiques*, rapport de recherches, sous la direction de Markos Zafiropoulos, Paris, Ministère de l'enseignement Supérieur et de la recherche, 1994.

Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatan (Mérida, Valladolid y Tabasco), Mexico, UNAM, 1983, 2 vol (Fuentes para el estudio de la cultura maya, 1). Reprod. en fac-simile des documents manuscrits et transcription du texte espagnol.

Rouhier, Alexandre, *La plante qui fait les yeux émerveillés: le peyotl* , Paris, Gaston Doin et Cie, 1927.

